

# Le Séminaire La bête et le souverain de Jacques Derrida, par quatre chemins<sup>\*</sup>

Ginette Michaud\*

Pour dire les choses carrément, à gros traits anguleux, et pour mettre le dessin au carré, voici donc quelques lignes de force : *dessiner, désigner, signer, enseigner*.

N'a-t-il pas toujours été difficile de dissocier ces quatre chemins, et d'effacer l'attrait que ces opérations exercent l'une sur l'autre ? N'a-t-il pas toujours été impossible de penser la possibilité du dessin et la responsabilité du trait sans l'attirer d'un seul et même geste vers celles, conjointes et affines, de tout ce qui fait signe (vers la chose même, le *designatum* de toute référence et de tout dessein), tout en désignant ou projetant soi-même (dans la *signature*) et surtout vers l'*enseignement*, à savoir la discipline, l'expérience organisée de ce qui s'apprend, de ce qu'on apprend soi-même ou de ce qu'on apprend de l'autre, à l'autre, fût-ce dans le cas d'un *ductus* génial et même là où l'institution n'est plus à la mesure de l'expérience inventive ?

Jacques Derrida, « Le dessin par quatre chemins », *Annali*.

---

\* Une première version de ce texte a été présentée lors du colloque « Cours et séminaires comme "style de pensée". Barthes, Deleuze, Derrida, Foucault », organisé par Guillaume Bellon et Jean-François Hamel, dans le cadre des activités de l'Équipe de recherche sur l'imaginaire contemporain (ERIC LINT) et de Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, Montréal, Université du Québec à Montréal, le 23 avril 2010.

\* Ginette Michaud ([ginette.michaud@umontreal.ca](mailto:ginette.michaud@umontreal.ca)) est professeure au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal.

Comme toujours, toujours, quand je parle ou quand j'écris, ou faisant l'un *et* l'autre, quand j'enseigne, comme toujours, toujours, à chaque pas, à chaque mot je sens ou je pressens, au futur antérieur, la figure imprenablement spectrale d'un événement qui pourrait après coup, se prêtant à la réinterprétation, remettre en scène, une scène encore invisible et imprévisible pour quiconque, remettre en scène, donc, de fond en comble, tout ce qui m'aura été – dicté, soufflé, j'entends par là plus ou moins consciemment, ou télépathiquement, ou somnambulatoirement, du dedans de moi intimé ou de très loin dehors enjoint.

Jacques Derrida, *Séminaire La bête et le souverain. Volume II (2002-2003)*.

Je voudrais, avant de suivre quelques pistes du *Séminaire La bête et le souverain* – deux volumes d'un même *Séminaire* et pourtant déjà si contrastés, si différents l'un et l'autre, que cette différence même (de ton, de rythme, de traitement, d'allure de la pensée) laisse entrapercevoir à quel point nous ferons des découvertes étonnantes au cours de cet immense projet d'édition, si nous pensons aux quarante années d'enseignement de Jacques Derrida, trésor de lecture à venir tel les quarante jarres d'Ali Baba qui sommeillent et donnent à rêver –, je voudrais, donc, avant de tirer quelques fils de cette riche tessiture, commencer par faire écho à quelques propos de Marie-Louise Mallet (qui coédite avec Michel Lisse et moi ces deux volumes du *Séminaire*), relatifs à la question du travail de deuil, question à chaque instant présente au cœur de ce travail d'édition de ce *Séminaire* en tant que part *autre* de l'œuvre de Jacques Derrida, en tant qu'œuvre *posthume*. Et « posthume » – c'est bien d'une certaine façon déjà le fil rouge qui traverse tout le second volume de *La bête et le souverain* avec cette question de la disposition des restes et de la partition entre inhumation et incinération – est un mot qui mérite qu'on s'y arrête, car il suppose une ligne, une limite entre « avant » et « après », alors que cette limite se révèle, comme tout seuil, infiniment instable et divisible. D'une part, le posthume commence bien avant le posthume, il n'attend pas la mort effective pour être de la partie et mordre en quelque sorte sur l'œuvre de son vivant. Comme l'a bien souligné Jacques Derrida lui-même du

« commencement » (*De la grammatologie*) à la « fin », dans *Apprendre à vivre enfin*, le « posthume » s'applique structurellement à toute trace écrite du vivant déjà :

Au moment où je laisse (publier) « mon » livre (personne ne m'y oblige), je deviens, apparaissant-disparaissant, comme ce spectre inéducable qui n'aura jamais appris à vivre. La trace que je laisse me signifie à la fois ma mort, à venir ou déjà advenue, et l'espérance qu'elle me survive. Ce n'est pas une ambition d'immortalité, c'est structurel. Je laisse là un bout de papier, je pars, je meurs : impossible de sortir de cette structure, elle est la forme constante de ma vie. Chaque fois que je laisse partir quelque chose, que telle trace part de moi, en « procède », de façon irréappropriable, je vis ma mort dans l'écriture<sup>1</sup>.

Le posthume commence donc bien avant le posthume, il est toujours déjà pré-posthume en quelque sorte (« Je posthume comme je respire [...] »<sup>2</sup>, écrivait déjà de manière saisissante Derrida dans

<sup>1</sup> Jacques Derrida, *Apprendre à vivre enfin*, entretien avec Jean Birnbaum, Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2004, p. 33.

<sup>2</sup> Jacques Derrida, « Circonfession », dans *Jacques Derrida*, avec Geoffrey Bennington, Paris : Éditions du Seuil, coll. « Les contemporains », 1991, p. 28. De manière significative, car la scène du posthume est étroitement mise en abyme à plusieurs reprises dans le propos même de ce dernier *Séminaire*, Derrida commente cette phrase dans la « Septième séance. Le 26 février 2003 » (cf. Jacques Derrida, *Séminaire La bête et le souverain. Volume II (2002-2003)*, Michel Lisse, Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (éds), Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2010, pp. 249-250. Désormais abrégé en *SBSII*, suivi de la page). Il revient également à cette question du posthume dans la « Huitième séance. Le 5 mars 2003 », alors qu'il fait une hétéroautolecture de *Pompes funèbres* de Jean Genet et de l'apothéose de l'œuvre en tant que « couronnement » – souveraineté poétique donc – de la vie, en parlant du « [l]ivre idéal, livre rêvé, livre que j'aimerais écrire », dit Derrida à travers les mots de Genet, ce livre qui « prend des dispositions, est en vérité un ensemble de dispositions pour le posthume dont nous parlions la semaine dernière, pour ce qui suit la mort, pour ce qui vient après, *posterus*, en vue de la postérité » (*SBSII*, 312) : apothéose préméditée de l'œuvre posthume, mais qui a bien lieu comme jouissance au présent, comme le souligne avec une acuité remarquable Derrida, là encore pour Genet comme pour lui-même.

« Circonfession »). Mais d'autre part, et c'est aussi un effet que nous avons souvent remarqué lors de la réception immédiate, disons médiatique, du premier volume du *Séminaire*, le posthume, quand il est vraiment posthume, c'est-à-dire relevant du temps de l'« après », a une étrange tendance à ne pas être perçu « comme tel », à s'effacer ou à être effacé en tant que posthume précisément. Dénégation, évidemment, que Jacques Derrida, plus que tout autre, nous a appris à lire et à analyser. On fait alors *comme si* – mais est-ce exactement le même *comme si*, ce puissant levier de fiction et de phantasme, dont Derrida interroge les effets ? peut-être... – le *Séminaire La bête et le souverain* était vraiment un livre de Jacques Derrida, conçu et signé par lui, naturellement et sans médiation. Effet de « réception » révélateur, symptomatique, et qui appelle réflexion quant à la possibilité de tracer et de maintenir la limite intacte entre le pré-posthume et le post-posthume... Cela dit, si comme l'écrit Derrida dans le *Séminaire La bête et le souverain*, « tous les écrits sont posthumes, chacun à sa manière, même ceux qui sont connus et publiés du vivant de l'auteur » (*SBSII*, 294), il reste aussi – et c'est de toute évidence notre situation désormais – qu'« à l'intérieur de cette généralité du posthume, à l'intérieur de la trace comme structurellement et essentiellement, et par vocation destinale posthume ou testamentaire, il y a une enclave plus stricte du posthume, à savoir ce qu'on ne découvre et ne publie qu'après la mort de l'auteur ou du signataire » (*SBSII*, 294).

Dans un texte intitulé « Pourquoi publier les Séminaires de Jacques Derrida ? », Marie-Louise Mallet évoquait à deux reprises, avec une certaine insistance donc, l'image de « ces "gardiens du deuil à venir" que nous sommes devenus et aussi, plus particulièrement [...] ceux qui, parmi nous, ont pris la responsabilité de la publication, posthume, des séminaires »<sup>3</sup>. « Gardiens du deuil » (fût-il à venir...) : cette expression, à cause de sa consonance avec le tout aussi

<sup>3</sup> Marie-Louise Mallet, « Pourquoi publier les Séminaires de Jacques Derrida ? », communication donnée au colloque « Cinq ans après... », organisé par Maurizio Ferraris, Naples, du 7 au 10 octobre 2009 ; parue en français dans les *Actes*, dans *Annali*, « *Spettri di Derrida* », 2009/V, pp. 404-405 et p. 407. L'expression « gardiens du deuil à venir » est de Jacques Derrida, qui l'utilise à la toute fin de la dernière séance du second volume du *Séminaire La bête et le souverain* (*SBSII*, 396).

problématique « devoir de mémoire », reste toujours pour moi une source de protestation muette. Non pas, évidemment, pour nier ou dénier qu'il y a bien là deuil (et on reconnaît la phrase hantée par le « *Il y a là du secret* »<sup>4</sup> de *Passions*), mais pour interroger plutôt cette « garde » du gardien en mettant l'accent sur le « travail » justement, dans cette expression hélas trop figée de « travail de/du deuil ». Car on sait à quel point Jacques Derrida s'est employé à réveiller ce concept même, en soulignant la force d'attraction qui s'exerçait entre ces deux mots, comme le montre bien ce passage de « À force de deuil » :

Quant au travail – mais que fait-on quand on travaille ?

Quand on travaille *sur* le deuil, sur le travail du deuil, quand on travaille au travail du deuil, on *fait* déjà, oui, déjà, un tel travail, on l'endure dès ce premier moment, le travail du deuil, on le laisse travailler en soi, on s'y autorise, on se l'accorde, on l'accorde en soi, on se donne cette liberté de la finitude, la plus digne et la plus libre possible.

On ne peut pas tenir un discours *sur* le « travail du deuil » sans y prendre part, sans se faire part de la mort, et d'abord de sa propre mort. [...] [O]n devrait pouvoir dire, je m'y étais risqué naguère, que tout travail est aussi travail du deuil. Tout travail en général travaille *au deuil*. De lui-même. Même quand il a le pouvoir de donner naissance, même et surtout quand il prémédite de donner le jour et de donner à voir. Le travail du deuil n'est pas une espèce, parmi d'autres possibles, une activité du genre « travail » ; ce n'est en rien une figure particulière de la production en général<sup>5</sup>.

Dans ce travail d'édition, il s'agit donc au premier chef de faire droit à ce travail de deuil au double sens de l'expression et d'entrée de jeu on peut souligner la puissance de ce *tra-* – ce sont en quelque sorte les quatre chemins constamment frayés dans ce *Séminaire* par

<sup>4</sup> Cf. Jacques Derrida, *Passions*. « *L'offrande oblique* », Paris : Éditions Galilée, coll. « Incises », 1993, pp. 56-61 sq. (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

<sup>5</sup> Jacques Derrida, « À force de deuil », dans *Chaque fois unique, la fin du monde*, textes présentés et traduits par Pascale-Anne Brault et Michael Naas, Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2003, pp. 177-178. (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

Jacques Derrida : *traversée, transmission, trajectoire, traduction* – dès lors qu'il est question de l'expérience (et c'en est bien une, au sens fort du terme) de l'enseignement pour lui. Par ailleurs, Jacques Derrida a également souligné plus d'une fois, notamment dans *Fichus*, qu'il y allait pour lui dans la veille d'une tout autre vigilance que celle de la seule conscience<sup>6</sup>. J'aimerais croire que notre travail, qui vise la transmission et le transfert de cette part si ample et encore inexplorée de son œuvre, a lui aussi partie liée avec ce mot, « veille », plus qu'avec la seule garde de vigile ou de sentinelles. La veille, écrit ailleurs Jean-Luc Nancy, c'est ce qui oblige le regard « à discrétion, à baisser la lampe ou à diminuer l'éclat de l'écran », car le regard de veille n'en est pas un « de spectacle ni d'observation ni d'inspection »<sup>7</sup>. En accomplissant ce travail d'édition, nous ne pouvons sans doute pas éviter ces risques, inhérents à l'entreprise, d'exposition indiscreète d'un corps d'écriture *au travail*, mais l'essentiel du geste loge – devrait loger – ailleurs : nous aimerions en effet que soient sensibles non pas seulement la précision, la probité, la sobriété à juste titre attendues de nous mais aussi quelque chose de cette lecture attentive et silencieuse, de cette veille, quand elle n'est pas seulement « vigile en alerte » et « surveillance »<sup>8</sup>.

Deuxième remarque liminaire : je voudrais également faire écho à ce que Marie-Louise Mallet dit de la difficulté – de notre « tourment », écrit-elle dans ce texte – qui reste la nôtre, même une fois le travail effectivement bien entamé, quant à la légitimité de ce projet d'édition. Certaines traces inscrites dans l'œuvre même de Jacques Derrida laissent penser qu'il n'aurait peut-être – mais ce « peut-être » ne peut faire l'objet d'aucune assurance à son tour – pas été opposé à cette édition de son *Séminaire*, du moins en tant que question de principe. On peut en effet mentionner à cet égard divers

<sup>6</sup> Jacques Derrida, *Fichus*. *Discours de Francfort*, Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2002, pp. 18, 20.

<sup>7</sup> Jean-Luc Nancy, « (*non troppo*) », préface, 2009, inédit. Je remercie Jean-Luc Nancy de m'avoir donné accès à ce texte et de m'autoriser à le citer.

<sup>8</sup> *Ibid.* : « La veille est à peine un regard, c'est seulement ce qui sépare du sommeil, ce qui retient de dormir. C'est-à-dire de s'absenter, mais sans pour autant se tourner vers une présence pleine, une conscience vigilante comme on dit. La veille n'est pas un vigile en alerte. Ce n'est pas une surveillance. »

cas qui semblent aller dans le sens d'une telle décision. *Politiques de l'amitié* (1994), par exemple, « se présente explicitement comme l'expansion de la première séance du séminaire de 1988-1989, et l'on y retrouve en fait la trace d'autres séances aussi »<sup>9</sup> : Derrida exprime là clairement le vœu de « préparer plus tard la publication d'une série de travaux de séminaires »<sup>10</sup>. Deux séances du Séminaire

<sup>9</sup> Cf. « Introduction générale », dans Jacques Derrida, *Séminaire La bête et le souverain. Volume I (2001-2002)*, Michel Lisse, Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (éds), Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2008, p. 11. Désormais abrégé en *SBSI*, suivi de la page.

<sup>10</sup> Jacques Derrida, *Politiques de l'amitié* suivi de *L'Oreille de Heidegger*, Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1994, p. 11 : « J'espère préparer plus tard la publication d'une série de travaux de séminaires à l'intérieur de laquelle celui-ci vint en vérité s'inscrire, bien au-delà de cette seule séance d'ouverture, y présupposant ainsi ses prémisses et son horizon. Ceux qui le précédèrent immédiatement, donc, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici cet enchaînement, avaient concerné *La nationalité et le nationalisme philosophiques* (1. *Nation, nationalité, nationalisme* [1983-84], 2. *Nomos, Logos, Topos* [1984-85], 3. *Le théologico-politique* [1985-86], 4. *Kant, le Juif, l'Allemand* [1986-87]) et *Manger l'autre (Rhétoriques du cannibalisme)* [1987-88]. Et ceux qui le suivirent concernaient les *Questions de la responsabilité* à travers l'expérience du *secret* et du *témoignage* [1989-93]. » On trouverait peut-être ici argument pour restituer par la publication du *Séminaire* cet « enchaînement » dont parle Derrida. Mais il poursuit en précisant aussitôt les raisons qui le motivent à publier alors cette « séance » de *Politiques de l'amitié* : « Si artifice ou abstraction, je détache ici l'une de ces nombreuses séances, et seulement la première pour l'instant, c'est que, pour des raisons apparemment contingentes, elle donna lieu à quelques conférences. De surcroît, elle se trouve avoir déjà été publiée à l'étranger sous des versions un peu différentes et en général abrégées. » (*Ibid.*, pp. 11-12.) Cette phrase nuancée mettrait aussi en même temps – stratégie en cela tout à fait derridienne – en garde contre tout désir de « tout publier », comme de « tout dire », et ne délésterait en tout cas quiconque déciderait, en l'absence de l'auteur, d'éditer et de publier ces séminaires, de sa responsabilité. Le fait que Derrida se sente tenu de justifier ce « détachement » d'une séance souligne bien en outre l'importance qu'il accorde au corpus dont elle provient en tant que corps textuel ayant sa propre logique, ses propres impératifs et contraintes. Il s'agit donc bien d'une sorte de « double injonction » : à la fois respecter et restituer un *enchaînement* de pensée, suivre cette pensée dans son déploiement (dans toute la complexité de son

sur l'hospitalité furent revues par lui et publiées en 1997 dans *De l'hospitalité*<sup>11</sup>, de même que deux autres séances du même séminaire parues en traduction anglaise dans *Acts of Religion* en 2002<sup>12</sup>. On remarquera d'ailleurs à cet égard que Derrida avait révisé très soigneusement les séances en français sur nombre de détails (la plupart des phrases furent retouchées sur quelque point de langue, syntaxe, ponctuation, substitutions de dernière minute plus significatives et énigmatiques aussi), alors que les séances traduites en anglais ont été laissées par lui dans un état plus « brut » – ce qui indique déjà deux traitements différents selon les langues. Enfin, troisième exemple éloquent, mais il y en aurait sans doute de multiples autres, Derrida remania plusieurs séances de son Séminaire sur Le parjure et le pardon dans le *Cahier de L'Herne. Derrida* (2004), de même que dans le long texte intitulé « *Versöhnung, ubuntu, pardon : quel genre ?* », qui correspond à trois séances de ce même séminaire, publié dans un numéro de la revue *Le Genre humain*<sup>13</sup>, également paru en 2004, l'année de sa mort. Sans

mouvement et de ses ramifications : là où, pour paraître sous une forme orale (conférence, entretien) ou écrite (livre), elle a dû justement s'interrompre et se couper, s'« abrégé », mais sans pour autant céder à la tentation généalogique, génétique ou téléologique (avant-texte, provenance, progrès, etc. : tous aspects remis en question dans le geste philosophique même de Derrida). Entre les Séminaires et l'œuvre publiée, souvent issue de lui mais aussi détachée de lui selon des rythmes, des décisions éditoriales et des traductions différents, il y va de la *dunamis* d'une articulation inédite, à vif, permettant de mieux saisir les points d'intersection entre eux et de redessiner le tracé et le mouvement d'ensemble de l'œuvre.

<sup>11</sup> Jacques Derrida, *De l'hospitalité*, avec Anne Dufourmantelle, Paris : Éditions Calmann-Lévy, 1997.

<sup>12</sup> Jacques Derrida, *Acts of Religion*, Gil Anidjar (éd., avec une introduction), New York et Londres : Routledge, 2002.

<sup>13</sup> Jacques Derrida, « *Versöhnung, ubuntu, pardon : quel genre ?* », *Le Genre humain* : « Vérité, réconciliation, réparation », Barbara Cassin, Olivier Cayla et Philippe-Joseph Salazar (dir.), Paris : Éditions Le Seuil, n° 43, novembre 2004, pp. 113-154. Dans la note, Derrida parle d'une seule séance, légèrement retouchée, mais il y va plutôt de trois séances du Séminaire sur Le parjure et le pardon (première, deuxième et troisième séances, 1998-

que ce relevé prétende à la moindre exhaustivité, il indique bien que Derrida estimait que son *Séminaire* constituait une part vivante, active, de son corpus, et il y puisait abondamment, plusieurs livres ou entretiens gardant avec cette source, ce véritable lieu d'élaboration de sa pensée, un lien évident.

Mais, ceci dit, et même si l'on sait que certaines séances de ses séminaires ont parfois été reprises par lui dans des colloques ou en vue de la publication – dans *Donner la mort*, par exemple, ou, pour le séminaire qui nous occupe plus spécifiquement, quelques séances du *Séminaire La bête et le souverain* données en conférences (premier volume), ou encore comme celle qui est consacrée à Blanchot (second volume) intégrée par Derrida comme *punctum* final lors de la réédition de *Parages* en 2003 –, en dépit, donc, de ces précédents qui paraissent bien cautionner, voire « autoriser » le présent projet d'édition, il n'en demeure pas moins qu'aucun « vouloir-dire » – et comment pourrait-il en être autrement dans la logique même de l'analyse inlassablement poursuivie par l'auteur de *La Voix et le phénomène* ? – ne saurait assurer la décision concernant cette « expansion »<sup>14</sup> de l'œuvre posthume, qui accroît déjà et continuera d'accroître (de faire pousser, *phusis* et pulsion) les limites de l'œuvre publiée, une œuvre qui a toujours été faite, Jacques Derrida n'a cessé de nous le rappeler aussi, pour se passer du signataire. Ce « tourment » des éditeurs de Derrida ne peut donc être apaisé, même une fois la responsabilité assumée – seul(e) et à plus d'un(e) : il y a bien là, dans ce partage, un legs derridien aussi – de mener à

---

1999), qui présentent de nombreuses différences stylistiques mineures, mais aussi des variantes et ajouts plus significatifs.

<sup>14</sup> À l'expression utilisée par Marie-Louise Mallet, « une extension indéfinie » (*loc. cit.*), je préfère celle d'« expansion interminable », qui consonne avec celle du travail de deuil, que Derrida convoque au sujet du vers de Celan dans *Aschenglorie, Niemand/ zeugt für den/ Zeugen* : « Je ne sais pas encore si ce sera ou non une sorte d'exergue. Un exergue fini ou un exergue en expansion interminable. » [Jacques Derrida, « Témoignage et traduction. Survivre en poète », conférence prononcée à l'Institut français d'Athènes, le 9 mars 1995, p. 2. Je remercie Vanghélis Bitsoris, qui a traduit ce texte en grec, de m'avoir communiqué la version originale, toujours inédite en français. Cette phrase a été supprimée dans la traduction anglaise.]

bien (disons, le moins mal possible...) ce travail. Bien plus : on pourrait dire que c'est la logique aporétique même de l'œuvre derridienne que nous demeurions dans cette indécision quant au bien-fondé du projet. Car comment, en effet, un auteur (Derrida, mais aussi tout autre) pourrait-il jamais commander quoi que ce soit par rapport à l'avenir de son œuvre après sa mort ? Nous sommes bien ici dans l'épreuve de la souveraineté im-possible : déposition et consécration à la fois. Toute la réflexion menée dans *La bête et le souverain*, et non seulement dans les motifs plus explicites de l'incinération et de l'inhumation et des phantasmes de deuil qui accompagnent l'une et l'autre de ces opérations, met ainsi déjà en scène du *dedans* du *Séminaire* les questions qui nous agitent dans la « pratique » de notre travail<sup>15</sup>. Mais aussi, et le tourment n'est pas

---

<sup>15</sup> Cette hantise quant à ce que l'autre fera de mes restes, de « moi » une fois mort, traverse tout le second volume du *Séminaire La bête et le souverain*, comme l'a aussi relevé Marie-Louise Mallet, qui cite ce passage de la « Cinquième séance. Le 5 février 2003 » : « Qu'est-ce que l'autre – ou les autres – au moment où il s'agit de répondre à la nécessité de faire *quelque chose de moi*, de faire de moi quelque chose ou leur chose dès l'instant où je serai, comme dit le peuple, *parti*, c'est-à-dire décédé, passé, trépassé, c'est-à-dire séparé dans l'éloignement du pas ou du trépas [...], quand je ne serai plus là, *da*, quand je serai, selon toute apparence, absolument sans défense, désarmé, entre leurs mains, c'est-à-dire, comme on dit, pour ainsi dire, mort ?/ Comment et à quoi *procéderont*-ils dans le temps qui suivra le *décès* ? [...]/ Notez bien que dans la question [...] j'ai déjà présupposé, sans rien savoir de ce que veut dire « mort » dans le syntagme « quand je serai, etc., mort », [j'ai déjà présupposé] une pré-définition de la mort, de l'être-mort, à savoir qu'être mort, avant de vouloir dire tout autre chose, signifie, pour moi, être livré, dans ce qui reste de moi, comme dans tous mes restes, être exposé ou livré sans aucune défense possible, une fois totalement désarmé, à l'autre, aux autres. Et si peu que je sache de ce que veut dire l'altérité de l'autre ou des autres, j'ai bien dû présupposer que l'autre, les autres, ce sont précisément ceux qui peuvent toujours mourir après moi, me survivre et disposer ainsi de ce qui reste de moi, de mes restes. Les autres, qu'est-ce que c'est ? [...] [L]es autres ce sont ceux et celles devant lesquel(le)s je suis désarmé, sans défense, l'autre c'est ce qui pourrait toujours, un jour, faire de moi et de mes restes quelque chose, une chose, sa chose, quels que soient le respect ou la pompe, par vocation funèbre, avec lesquels il traitera cette chose singulière qu'on appelle mes restes. L'autre m'apparaît comme autre en tant que tel, en tant que celui, celle ou ceux qui peuvent me survivre, survivre à mon décès et procéder alors comme ils l'entendent,

moins grand, cette part spectrale de l'œuvre posthume (autrement spectrale que l'œuvre publiée du vivant, qui l'était déjà) appelle pourtant aussi la sur-vie et l'héritage. Comment oublier les questions qui hantaient à cet égard Derrida dans *Apprendre à vivre enfin* quand il évoquait cette « Épreuve extrême » de l'ex-appropriation ?

Chaque fois que je laisse partir quelque chose, que telle trace part de moi, en « procède », de façon irréappropriable, je vis ma mort dans l'écriture. Épreuve extrême : on s'exproprie sans savoir à qui proprement la chose qu'on laisse est confiée. Qui va hériter, et comment ? Y aura-t-il même des héritiers ? C'est une question qu'on peut se poser aujourd'hui plus que jamais. Elle m'occupe sans cesse<sup>16</sup>.

Il est clair que la décision d'éditer ces séminaires a tout à voir avec cet « apprendre à lire » infini et interminable (qui le rapproche encore, mais autrement, du dit « travail du deuil ») que Derrida, dans une parenthèse d'une portée inouïe, a posé comme une expérience équivalente ou peut-être même plus importante que le « vivre » même (« [...] le lecteur, lequel apprendra à lire (à "vivre") cela, qu'il n'était pas habitué à recevoir d'ailleurs<sup>17</sup> »). Ce *Séminaire* nous apprend donc à le lire encore autrement<sup>18</sup>, à nous demander ce qui s'apprend et ce qui s'enseigne ainsi : lire, ou vivre, « cela peut-il s'apprendre ? s'enseigner ? Peut-on apprendre, par discipline ou par apprentissage, par expérience ou expérimentation »<sup>19</sup> à lire, ce qui s'appelle lire Jacques Derrida ? C'est peut-être *in fine* la seule question qui motive et justifie vraiment tout ce projet.

---

souverainement, et souverainement disposer de l'avenir de mes restes, s'il y en a./ Voilà ce que voudrait dire, ce qu'aurait toujours voulu dire "autre". » (*SBSII*, 187-189.) (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

<sup>16</sup> Jacques Derrida, *Apprendre à vivre enfin*, op. cit., pp. 33-34.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>18</sup> « [I] me faut vous apprendre à m'apprendre à me lire depuis les compulsions [...] ». (Jacques Derrida, « Circonfession », dans *Jacques Derrida*, op. cit., p. 119.)

<sup>19</sup> Jacques Derrida, *Apprendre à vivre enfin*, op. cit., p. 24. (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

\*

\*\*

Ces quelques remarques se tiennent donc au bord, sur la limite ou sur ce *seuil* dont Derrida parle si bien dans la « Douzième séance » du premier volume du *Séminaire* et nous pouvons nous demander si nous le passons jamais, ce seuil, chaque fois que nous prenons une décision, petite ou de conséquence, virtuellement plus importante que ce que nous croyons en savoir à ce moment et en ce point textuel du corpus, comme éditeurs de ce *Séminaire*, ou si, au contraire, nous ne restons pas très précisément sur cette arête, à continuer de sentir le sol de cette phrase, de cet enchaînement, trembler, bouger sous nos pas.

Cette question du point dans son rapport au tracé est de fait intéressante en elle-même, car elle porte d'emblée toute la question du *methodos*, méthode et chemin, si présente partout dans tout ce corpus du *Séminaire*, constamment préoccupé, on dirait mieux traversé, transporté par ce qu'il porte, soit cette inquiétude quant au fraying, à la progression, à l'ouverture d'un tracé et, d'entrée de jeu, il faut souligner que ce n'est pas là question secondaire, subordonnée, mais bien l'enjeu philosophique même de la différence, joué en chacun de ces points. Au sujet de cette ponctualité dans son rapport au trait d'ensemble, on pourrait rappeler, avec Jean-Luc Nancy, qu'elle est toujours à l'œuvre dans toute la topologie/tropologie différentielle chez Derrida :

Le point, par définition, est sans dimension. Le tracé, lui, peut frayer les voies les plus lointaines, les plus contournées, enchevêtrées, brouillées, même. Mais il est toujours tracé à partir d'un point, tracé du même point. Un point et un labyrinthe, voilà le secret d'une identité. De l'un à l'autre, contact permanent et déhiscence permanente. On est donc voué soit à perdre l'un, soit à se perdre dans l'autre. Sans doute, on ne manque pas de quelques repères qui balisent une continuité, qui permettent de parler d'une « identité » – mais il est entendu *a priori* qu'on ne réduira jamais le caractère

infinitésimal du point ni le caractère en toute rigueur infigurable du tracé<sup>20</sup>.

Plus que tout autre aspect, c'est sans doute ce point infinitésimal et ce caractère infigurable du tracé qui nous importent dans ce *Séminaire* (comme, d'ailleurs, dans ce qui est à l'œuvre dans toute l'œuvre de Derrida). En tout cas, ce qui fascine dans le cours de ce dis-cours, c'est sa manière de s'engager ou de s'interrompre dans son trajet en tel et tel point précis, sa façon d'être sensible aux recouvrements et intersections, aux bifurcations et surtout au rythme de la pensée. Je ne donnerai qu'un exemple de ce souci constant chez Derrida quant à la progression, à « ce qui nous tient en mouvement »<sup>21</sup> ou en haleine, comme il le dit (ces exemples sont très nombreux dans le second volume de *La bête et le souverain*<sup>22</sup> où Derrida met son pas dans celui de Robinson sur son île, mais l'exemple que je citerai provient plutôt du Séminaire sur Le parjure et le pardon, que j'ai commencé d'explorer depuis peu : voici un passage très révélateur de la démarche, au sens double du terme de Derrida) :

En m'excusant auprès de vous pour le long détour et surtout pour le trajet en zigzag ou en slalom, le trajet peut-être délirant (vous savez que *délirer*, *delirare*, cela veut dire « sortir du sillon », s'écarter de la ligne droite, extravaguer dans l'aberration – et le pardon est peut-être une hyperbole délirante), en m'excusant donc auprès de vous pour le long détour et surtout pour le trajet en zigzag ou en slalom, pour l'itinéraire sans itinéraire et peut-être délirant que j'impose à

<sup>20</sup> Jean-Luc Nancy, *Identité. Fragments, franchises*, Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2010, pp. 42-43.

<sup>21</sup> Jacques Derrida, Séminaire sur Le parjure et le pardon (inédit, Paris, EHESS, 1997-1998), dixième séance, le 25 mars 1998, p. 5.

<sup>22</sup> En voici un, qui surgit au sujet du « décès » : « Décéder, procéder, rétrocéder, il s'agit bien d'une démarche, d'un chemin, d'un mouvement en chemin, chemin de départ ou chemin de retour ; il s'agit bien de progrès ou de régression, ou de digression, de procès, de processus, de procédé et de procédure, donc déjà de dispositifs à la fois techniques et juridiques qui ont eux-mêmes quitté l'ordre de ce qu'on appelle au sens courant et tardif la *nature*. » (*SBSII*, 188) (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

vosre patience, je vais plaider les circonstances atténuantes en indiquant le cap de cette course apparemment errante, planétaire en vérité (vous savez que le mot *planète* veut dire astre errant, d'un mot grec pour *errance* avec lequel nous avons rendez-vous chez Platon en fin de séance), course errante, donc peut-être délirante et folle en vérité ; je vais indiquer le cap provisoire de ces détours, zigzags, digressions, errements, délires, affolements par deux repères fixes, deux piquets, deux références stables. Saint Augustin et Rousseau seront ces deux « piquets ». Ils sont d'ailleurs depuis longtemps parmi mes piquets préférés, mes fous à moi<sup>23</sup>.

Ce passage est de fait très intéressant du point de vue « méthodologique » où « Une "folie" doit veiller sur la pensée »<sup>24</sup> comme Derrida l'a toujours dit et où l'on trouve en effet réaffirmées cette nécessité double du point (les « deux piquets », « repères fixes ») et du tracé (« détours », « course errante », « itinéraire sans itinéraire ») décrit par Nancy, de même que la prédilection de Derrida pour l'événement, c'est-à-dire pour l'imprévisible, tout ce qui ne peut surgir, *arriver* précisément, que dans ou grâce à ces « petite[s] excursion[s] associative[s], un autre écart de slalom ou un zigzag »<sup>25</sup>.

Très peu de penseurs, de philosophes, ou même d'écrivains, et seulement les plus grands, sont capables de restituer quelque chose des processus primaires dans le mouvement de leur écriture, de leur pensée en mouvement : Derrida, comme Freud qui n'hésite jamais à signaler ses incertitudes, ses incomplétudes, les impasses ou les

<sup>23</sup> Jacques Derrida, Séminaire sur Le parjure et le pardon (inédit, Paris, EHESS, 1997-1998), septième séance, le 25 février 1998, p. 2. (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

<sup>24</sup> Selon le titre de cet entretien dans *Points de suspension. Entretiens*, choisis et présentés par Elisabeth Weber, Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1992, p. 374 : « Cela doit s'inventer à chaque instant, à chaque phrase, sans assurance, sans garde-fou absolu. Autant dire que la folie, une certaine "folie", *doit* guetter chaque pas, et au fond veiller sur la pensée, comme le fait aussi la raison. » (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

<sup>25</sup> Jacques Derrida, Séminaire sur Le parjure et le pardon (inédit, Paris, EHESS, 1997-1998), septième séance, le 25 février 1998, p. 7.

points d'obscurité qui résistent à son avancée, est de ces rares penseurs-là. De lui comme de Freud, on pourrait dire que « la pensée procède ici de l'ouverture à une poussée venue de profondeurs toujours plus énigmatiques et dérobées à l' "analyse" même, en quelque sens qu'on prenne ce mot »<sup>26</sup>. Ce qui importe dans le frayage de la pensée chez Derrida, c'est qu'il « ne consiste en rien d'autre [...] qu'en un frayage d'accès, chaque fois singuliers, à ceci qu'il n'est pas d'accès à quelque dévoilement ou sens primordial »<sup>27</sup>. En tant que pensée, « sa règle ne peut être que dans une façon de différer sa propre identité »<sup>28</sup> ; l'analyse derridienne, comme la freudienne, n'a ainsi, d'une certaine manière, ni méthode (si on a en vue que « *methodos* » reste lié à l'idée du « droit chemin »), ni objet, ni savoir : elle ne cesse « de se déplacer vers des hypothèses ou vers des conjectures toujours plus expressément aventureuses [...], vers des modèles moins modélisables ou constructibles »<sup>29</sup>. C'est même ce qu'elle rend sensible au premier chef et tout particulièrement dans le cours de ce cours, par son écart, sa poussée, sa manière de tracer, de retracer « la levée de l'être, le jeu de forces qui s'y emploient »<sup>30</sup>. Et c'est bien cette poussée qui, plus que tout, importe. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, dans tout le travail si intense de la dernière année du *Séminaire La bête et le souverain* alors que Derrida interroge la poussée du « *walten* » heideggérien avant toute différenciation entre être et étant<sup>31</sup>, c'est précisément le *Trieb*, le

<sup>26</sup> Jean-Luc Nancy, *L'Adoration (Déconstruction du christianisme, 2)*, Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2010, p. 141.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Il est tout à fait remarquable que le dernier *Séminaire* de Derrida – « dernier » non pas par une quelconque visée téléologique, intention ou décision délibérée – soit à ce point aiguillé par la poursuite de ce mot, « *walten* », dont toute la puissance était demeurée en réserve jusqu'à ce point de son travail (et jusque dans les toutes dernières pages de la dernière séance, comme son « dernier mot »...), et ignoré, dit Derrida, de tous les commentateurs de Heidegger : « Comme vous le constatez, tard dans ma vie de lecture de Heidegger, je viens de découvrir un mot qui semble m'obliger à tout remettre en perspective. Et voilà ce qui arrive et

*treiben*, le pulser de la pulsion, qui viendra se conjuguer à un autre verbe allemand capital dans tout ce travail, *tragen*. Le *Trieb* – poussée, croissance, pulsation de la pulsion même – est le nom trouvé par Freud et relancé avec force par Derrida ici pour dire cette ouverture, « cet effort, voire ce forçage de sens d'avant et d'après toute signification », quand « la parole s'efforce de laisser parler ce qui précède la parole même, la signifiante à l'état naissant », comme l'écrit Nancy au sujet de Freud. Et cette poussée où l'on est « comme emporté par ce qu'on est chargé de porter »<sup>32</sup> est aussi celle de la parole de Derrida dans ce *Séminaire*.

\*  
\*\*

Par ailleurs, pour aborder ce corpus des séminaires d'un autre angle (vous aurez compris que je suis moi-même dans cet exposé « par quatre chemins » une ligne tout en pointillés et en zigzags), on pourrait également rappeler, non sans pertinence mais avec quelque inquiétude, les propositions derridiennes au sujet de l'archive même. Car plus et mieux que quiconque, Derrida a théorisé avec force les

---

devrait être médité sans fin. Si je n'avais pas conjoint dans la problématique la bête *et* le souverain, je gage que la force et le pouvoir organisateur de ce mot allemand si difficile à traduire, mais qui informe, qui donne forme à tout le texte heideggérien, ne me serait jamais apparue comme telle. Pas plus qu'il n'est apparu, à ma connaissance, à d'autres. » (*SBSII*, 383) (C'est Jacques Derrida qui souligne.) Michel Lisse signale également la déconstruction onto-théologico-politique portée par ce mot dans son texte « Chaque homme est une île » (*Magazine littéraire* (Paris), « Derrida en héritage », n° 498, juin 2010, p. 75). On se rappellera que dans « Un ver à soie » (*Voiles*, avec Hélène Cixous, Paris : Éditions Galilée, coll. « Incises », 1998), Jacques Derrida avait élaboré une telle scène où, jusqu'au tout « dernier mot », le mot gardait de la sorte la puissance d'une « révélation » ou d'une « véraison » imprévisible. Or c'est ce qui arrive *effectivement* avec « *walten* », qui ouvre dans ce dernier *Séminaire* une telle scène de lecture, développant jusqu'au « dernier mot » et jusqu'à la fin de ce tracé de lecture sa puissance, sa portée, de manière aussi impressionnante que troublante.

<sup>32</sup> Jean-Luc Nancy, *L'Adoration, op. cit.*, p. 147.

apories liées au « mal d'archive », dont ce projet d'édition ne peut éviter d'être affecté lui aussi. Derrida a en effet souvent insisté sur la violence constitutive de l'archive, celle-ci (*arkhê*) étant le lieu même de l'exercice d'un pouvoir souverain se manifestant dans chacune de ses opérations, qu'il s'agisse de la sélection, de la conservation ou du rejet, de la suppression/refoulement, voire de la destruction des traces archivées. Tout en gardant à l'esprit cette riche réflexion qui ne devrait pas nous laisser en paix quant à chacune des décisions que nous sommes amenés à prendre au nom de règles ou de normes éditoriales (et comment les éviter ?), on peut néanmoins aussi faire droit à des arguments externes à l'œuvre pour questionner le bien-fondé de ce projet.

Car ce projet d'édition du *Séminaire* se justifie également de l'extérieur. Quitte à aller un peu (pour une fois) contre le gré de Derrida qui a, on le sait, souvent marqué son aversion à l'endroit des effets de « génération » et autres amalgames douteux liés à l'actualité, à la supposée contemporanéité<sup>33</sup>, etc. – effets de « génération » que ce colloque induit dès son intitulé (« Barthes, Deleuze, Derrida, Foucault »), en regroupant les noms de ces penseurs dans une catégorie « générique », celle des « cours et séminaires », qui leur est supposée commune, faisant ainsi corpus de « singularités » irréductibles –, il est clair que tout ce pan du travail philosophique de Derrida en tant qu'enseignement nous importe aussi par la mise en rapport avec d'autres corpus d'écrivains ou de philosophes. Car l'apport de l'œuvre de Derrida, les effets de sa pensée débordent à l'évidence ses propres limites et cette part posthume de son travail comporte un intérêt supplémentaire en ce qu'elle dépasse en quelque sorte l'œuvre elle-même, en mettant au

<sup>33</sup> « Mais je déteste et conteste l'image qu'on voudrait de plus en plus répandre quand, dans la presse, on essaie ou feint de “me prendre” pour un “survivant”, voire le seul survivant d'une génération qui n'était d'ailleurs pas exactement la mienne (Lacan, Althusser, Deleuze, Foucault, Lyotard, la “pensée 68”, quoi). C'est vrai, en un sens, mais en un autre sens, si vous m'en donniez la place, je démontrerais en quoi c'est faux et au fond, comme une pulsion de mort, pernicieux. » (Jacques Derrida, « Le survivant, le sursis, le sursaut », *La Quinzaine littéraire* (Paris), n° 882, 1<sup>er</sup> au 31 août 2004, p. 16.)

jour de manière privilégiée sa « fabrique éditoriale »<sup>34</sup>, selon l'expression d'Olivier Corpet. Ce rapport au genre même du séminaire en tant que « *methodos* » – *dis-cours* de la méthode, *via rupta* et (dés)orientation, *Weg* et *Umweg* de la pensée – est de fait constamment activé, comme je l'ai dit plus haut, mis en abyme et réfléchi dans le cours du travail accompli dans ce séminaire même, soit par des allusions explicites au *Séminaire* de 1929-1930 de Heidegger, où le philosophe allemand enseigne, lui, du haut de sa chaire, *ex cathedra*, soit de manière plus discrète ou cryptée tout au long du parcours du Séminaire, notamment à travers le « comment s'orienter ? » kantien ou l'expérience de la revenance éprouvée par Robinson devant l'empreinte, « la trace de pied nu qui pourrait être le sien ou celui de l'autre, sur ce chemin qu'il peut avoir déjà emprunté ou qui reste le chemin de l'autre » (*SBSII*, 85).

Mais comment, en effet, lire cours ou séminaires ? Comme l'argumentaire de ce colloque le saisit à juste escient en soulignant la nécessité d'interroger les enjeux tant théoriques que pratiques, techniques, rhétoriques, déontologiques et éthiques, qui valent en effet d'être traités dans une perspective plus large que celle de la dynamique propre à chaque œuvre ou auteurs singuliers, on peut se demander ce que cette « fabrique » de l'œuvre, en visant particulièrement l'enseignement – l'archivation, donc, de la parole vivante –, fait apparaître en « pérennis[ant] l'événement d'une parole ». Il faudrait d'ailleurs d'ores et déjà compliquer cette proposition puisque, d'une part, dans le cas du *Séminaire* de Derrida, il s'agit non de la transcription d'une parole orale (Lacan, Deleuze), ni de notes ou fiches, ni de « leçons » (Foucault), mais bien d'un texte

<sup>34</sup> Olivier Corpet, « Au risque de l'archive », dans *Questions d'archives*, textes réunis par Nathalie Léger, Paris, Éditions de l'IMEC, coll. « Inventaires », 2002, p. 16. Évoquant ce « devenir posthume de l'œuvre », Olivier Corpet écrit : « L'archive remet l'œuvre en mouvement, fût-ce parfois au prix d'un profond remaniement – comme cela se produit par exemple quand survient le moment des œuvres dite complètes (cet autre fantasme éditorial et auctorial) avec ses inévitables effets de lecture, de réception et de sens. L'archive devient alors la condition d'une *re-vie* de l'œuvre, même si, inévitablement, cela en déplace le statut, les lignes (notamment dans la partition vie privée/vie publique), en modifie les structures et les classifications. » (*Ibid.*, p. 21.) (C'est l'auteur qui souligne.)

écrit en vue de la parole, donc de sa lecture à voix haute dans une certaine scène ou dispositif tenant étroitement compte de l'auditeur (et précisons qu'il n'y va pas à cet égard seulement de la « rhétorique » au sens restreint du terme, mais d'un « corps-à-corps avec la langue française, un corps-à-corps turbulent mais *primordial*, [...] où tout l'enjeu se fixe, où l'essentiel est en jeu »<sup>35</sup>). D'autre part, il faudrait aussi convoquer ici toute la réflexion de Derrida quant à l'événement, lui-même soustrait à une ontologie de la présence pure, pour inquiéter la limite de ce qui se passe ici entre ce qui est inscrit ou archivé et l'événement qui est produit par cette archivation même et qui ne se confond pas avec le support, le corps, la matière de l'archive – mais cela nous entraînerait trop loin<sup>36</sup>. Qu'il suffise de

---

<sup>35</sup> Jacques Derrida, *De quoi demain... Dialogue*, avec Élisabeth Roudinesco, Paris : Éditions Fayard/ Éditions Galilée, 2000, pp. 30-31. (C'est Jacques Derrida qui souligne.) Dans ce passage, Jacques Derrida marque fortement l'importance pour lui de cette « attention constante à un certain mouvement de la phrase, à un travail, non pas du signifiant, mais de la lettre, de la rhétorique, de la composition, de l'adresse, de la destination, de la mise en scène. [...] / Il s'agit là d'un rapport à la francité de la langue, de la lettre, de la rhétorique, de la composition, de la scène de l'écriture. »

<sup>36</sup> Cf. entre autres exemples, ce passage dans « Le ruban de machine à écrire », qui fut d'abord élaboré dans la dixième séance du Séminaire sur Le parjure et le pardon (inédit, Paris, EHESS, 1997-1998), où Derrida semble proposer une description de ce qui fait événement dans le Séminaire même en soulignant le paradoxe entre l'expérience vive du présent et la mémoire de l'œuvre qu'elle institue et constitue : « Dire ainsi que l'œuvre institue et constitue un événement, c'est enregistrer confusément une chose ambiguë. Une œuvre est un événement, certes, il n'y a pas d'œuvre sans événement singulier, sans événement textuel, si l'on veut bien élargir cette notion au-delà de ses limites verbales ou discursives. Mais l'œuvre, est-ce la trace d'un événement, le nom de la trace de l'événement qui l'aura instituée comme œuvre ? Ou bien l'institution de cet événement même ? / Je serais tenté de répondre, et non pour noyer le poisson, les deux à la fois. Toute œuvre survivante garde la trace de cette ambiguïté. Elle garde la mémoire du présent qui l'a instituée mais, dans ce présent, il y avait déjà sinon le projet, du moins la possibilité essentielle de cette coupure – de cette coupure en vue de laisser une trace, de cette coupure à dessein de sur-vie, de cette coupure qui assure parfois la sur-vie même s'il n'y a pas dessein de sur-vie. Cette coupure est à la fois une blessure et une ouverture, la chance d'une respiration, et elle était en quelque sorte déjà là à l'œuvre. Elle marquait,

dire que les choses sont plus compliquées et que, quand on parle d'événement, et plus encore d'événement *textuel* dans le Séminaire ou dans le reste de l'œuvre de Derrida, il faudrait garder à l'esprit cette proposition, qu'il a lui-même archivée dans son œuvre, et qui inquiète justement cette délimitation entre performance, présent et événement : « L'une d'entre elles [ces problématiques de styles différents], qui me tient de plus en plus à cœur, concernerait l'antinomie paradoxale de la performativité et de l'événement. [...] Ce qui arrive, par définition, ce qui advient imprévisiblement et singulièrement, cela se moque du performatif »<sup>37</sup>.

Comme le soulignent aussi de manière pertinente les organisateurs du colloque « Cours et séminaires comme "style de pensée" » dans l'argumentaire, « en fondant ses choix sur un certain imaginaire de l'auteur dont elle publie l'enseignement, l'entreprise éditoriale se révèle partie prenante d'une relecture des grands penseurs » : c'est là une très intéressante question, en effet, qui devrait également nous retenir d'autant plus, peut-être, qu'il est difficile pour la « partie prenante » de garder assez d'acuité et de distance pour s'autoanalyser avec quelque efficacité... Pour l'instant, je dirai seulement que les éditeurs de l'œuvre de Derrida, tout comme ses lecteurs sans doute, font sans cesse l'épreuve de l'aporie décrite par lui dans le Séminaire sur Le parjure et le pardon et qui prend la forme suivante : il s'agirait à la fois de ne pas toucher et de toucher ; de ne pas ajouter à l'œuvre, d'une part, *et* de ne pas la diminuer, d'autre part ; de respecter sans trahir, de trahir pour rester fidèle. Risque redoutable auquel s'affronte l'éditeur qui se sent à l'avance inscrit, voire prescrit dans l'œuvre qu'il donne à lire<sup>38</sup>. Je cite

---

telle une cicatrice, le présent vivant originaire de cette institution – *comme si* la machine, la *quasi*-machine opérait déjà, avant même d'être techniquement produite dans le monde, si je puis dire, dans l'expérience vive du présent vivant. » (Jacques Derrida, « Le ruban de machine à écrire. *Limited Ink II* », dans *Papier Machine. Le ruban de machine à écrire et autres réponses*, Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2001, p. 112.) (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>38</sup> Je donnerai un exemple qui se trouve dans l'œuvre parue du vivant, mais qui se trouve aussi dans une des séances inédites du Séminaire sur Le parjure et le pardon, et qui ne fait donc pas le même effet lorsqu'on le lit

seulement un passage, tiré de ce Séminaire inédit, dans lequel Derrida évoque en des termes saisissants ce double écueil qui guette le lecteur et qui est à la fois la promesse et la menace de sa lecture – de *notre* lecture.

Ceux qui n'entendent pas ce témoignage prophétique, cette attestation, car cette apocalypse est une attestation, un serment, un *je signe* testimonial, ceux qui ne reçoivent pas ce témoignage, ceux qui n'y souscrivent pas, ne le contresignent pas, ne contresignent pas ce livre et veulent encore y changer quelque chose, y ajouter ou y retrancher quelque chose, ceux qui veulent écrire, en somme, écrire encore autre chose, de plus ou de moins, leur nom ou en leur nom par exemple, et donc ne deviennent pas des frères, eh bien, ceux-là, ils seront punis par Dieu, et punis à mort, c'est-à-dire retranchés du livre, de l'arbre de vie et de la cité de Dieu, de la ville sainte. Ce sont même les derniers ou les avant-derniers mots de cette terrible Apocalypse, de cette terrifiante révélation (car « Apocalypse », vous le savez, veut dire *dévoilement, révélation de la vérité*) [...].

Cette menace adressée à ceux qui en somme écrivent autre chose parce qu'ils manquent de foi, ne font pas foi, ou ajoutent leurs signes et leur écriture parce qu'il n'ajoutent pas foi au texte premier, cette menace d'un châtement implacable, sans

---

pour la deuxième fois comme... pour la première fois. Cet exemple porte sur une « erreur » de lecture commise par Paul de Man au moment où, dans sa traduction du texte de Rousseau qu'il commente, celui-ci ajoute un « ne » explétif, qui introduit, selon Derrida, une confusion qui « risque de faire dire au texte exactement le contraire de ce que dit sa grammaire, sa machine grammaticale ». Attentif à cette « très surprenante opération » qui consiste ici à ajouter un « ne » explétif au texte de Rousseau, là à omettre de la citation « deux petits mots », Derrida montre bien l'incidence de ces ajouts ou omissions dès lors qu'il est justement question « de ce qui *arrive* aux textes, les blessant, les mutilant, leur ajoutant des prothèses [...] ». (Jacques Derrida, Séminaire sur Le parjure et le pardon (inédit, Paris : EHESS, 1997-1998), dixième séance, le 25 mars 1998, pp. 10-11 ; repris dans « Le ruban de machine à écrire », dans *Papier Machine, op. cit.*, pp. 116-119, texte légèrement modifié cité ici. C'est Jacques Derrida qui souligne.) Comment les éditeurs de Derrida pourraient-ils oublier une telle mise en garde ?

pardon ni miséricorde, est l'espace ouvert à toutes les inquisitions à venir, puisqu'il y aurait dans le livre même, auquel il faut accorder sa foi comme à un témoignage sous serment, il y aurait dans ce livre la prescription comme la description du châtement qu'encourent ceux qui n'y croient pas, au livre, et y ajoutent quelque chose. Le châtement des incroyants fait partie du livre, il est écrit, comme on dit. Il est au programme de la prescription, et c'est lui qu'il faut aussi savoir lire<sup>39</sup>.

Donc, et on l'entend bien à la lecture de ce passage apocalyptique au sujet de la lecture (et « éditer » est aussi une forme de lecture, voire de traduction ou d'interprétation première et primitive), les éditeurs-lecteurs du *Séminaire* sont souvent en proie à ce phantasme lui-même inscrit dans le texte, soit la peur d'amoindrir, de diminuer « par omission ou activement »<sup>40</sup> dit Derrida, d'enlever quelque chose à cette œuvre de pensée, « de ne pas entendre le témoignage, de changer quelque chose au livre, d'y ajouter ou d'y retrancher », alors qu'il est, ce lecteur, « compris analytiquement dans le livre, compris au sens de inclus, inscrit, prescrit, décrit. Textuellement »<sup>41</sup>. Tel est bien le risque encouru : que ce travail soit une « réduction diminutive » de l'œuvre, qu'il diminue « le texte en lisant-écrivant », qu'il fasse « moins avec plus »<sup>42</sup>.

\*  
\*\*

Autre série de questions qui peut et doit être soulevée : comment le séminaire, ce lieu *princeps* d'élaboration de sa pensée, se rapporte-t-il à l'œuvre publiée ? Comment la consolide-t-il, la prolonge-t-il, mais aussi en altère-t-il la perception, la réception, l'interprétation ?

---

<sup>39</sup> Jacques Derrida, Séminaire sur Le parjure et le pardon (inédit, Paris : EHESS, 1998-1999), cinquième séance, le 27 janvier 1999, pp. 17-18.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 18.

Derrida avait déjà soulevé, au sujet de l'archive d'Hélène Cixous dans *Genèses, généalogies, genres et le génie*, la portée de tels problèmes qui peuvent aussi être décrits comme les siens propres alors qu'il note qu'ils « sont et resteront toujours plus aigus dans ce cas singulier que nulle part ailleurs, peut-être à jamais insolubles, coopérant ainsi, de façon décisive, au cœur de l'indécidabilité même, à la problématisation, à l'élaboration, à la transformation et au renouvellement de toutes ces questions »<sup>43</sup>. Comment l'édition des *Séminaires* de Derrida va-t-elle, donc, infléchir, transformer, déplacer l'œuvre publiée ? Visibilité ou oblitération ? Oblitération par survisibilité ? Il est sans doute trop tôt pour le dire et impossible de le prévoir, mais dans *Mal d'Archive*, Derrida nous a déjà bien montré comment l'archive anarchivait en même temps ce qu'elle archivait<sup>44</sup> et ce projet d'édition n'échappera sans doute pas à ces effets de refoulement, quoi qu'il fasse pour les neutraliser ou les différer.

Ces questions ont de sérieuses implications théoriques et touchent à l'institutionnalisation, à la stabilisation, à la légitimité/conservation/consécration de l'œuvre, une œuvre qui est, dans le cas qui nous occupe, écrite mais en vue de la situation particulière d'une parole en acte, une parole qu'il est d'autant plus important de ne pas trahir, en n'oubliant jamais le statut de cette pensée incertaine, en mouvement, en train de *se* trouver dans son avancée même, comme je l'ai indiqué plus haut. Les questions formulées dans l'argumentaire du colloque – « Que peut en outre nous apprendre la lecture d'une pensée s'offrant ainsi au risque de l'improvisation ? Que vaut une analyse qui ne s'astreint plus à produire un résultat mesurable, théorique (déjà théorisé ou aisément théorisable), mais préfère la "nuance", l'"aperçu", la "description sommaire" ? Et que

<sup>43</sup> Jacques Derrida, *Genèses, généalogies, genre et le génie. Les secrets de l'archive*, Paris : Éditions Galilée, coll. « Lignes fictives », 2003, p. 69.

<sup>44</sup> Cf. Jacques Derrida, *Mal d'Archive. Une impression freudienne*, Paris : Éditions Galilée, coll. « Incises », 1995, pp. 26 sq. Cf. aussi Jacques Derrida, « Le futur antérieur de l'archive » (dans *Questions d'archives, op. cit.*, pp. 47-48) : « Dès qu'il y a archivage, il y a non seulement en jeu du passé mais de l'avenir. L'acte d'archivage, qui est censé conserver, c'est aussi un acte d'amnésie. L'amnésie est à l'œuvre dans la mémoire gardée, dans l'acte qui consigne. Dans la consignation archivistique, il y a autant d'oubli (actif ou non) que de mémoire. »

peut trouver notre époque dans la confrontation qu'elle souhaite avec ces pensées parfois avortées ou abandonnées en chemin ? » – peuvent certes être convoquées dans le cas du *Séminaire* de Derrida, mais on s'aperçoit rapidement à l'examen qu'elles sont toutes réfléchies, sinon battues en brèche de l'intérieur même de la pensée de Derrida.

Par exemple, en ce qui a trait à l'improvisation, parole supposée non préméditée et sans apprêt, dont Derrida a toujours questionné la dite naturalité en insistant, au contraire, sur sa compossibilité avec le machinal, le programme, etc. : il est clair que Derrida ne renonce pas, tant s'en faut, à l'improvisation, demeurant aux aguets, à l'écoute de ce qui peut surgir à l'« improvisiste » (littéralement : de ce qu'il ne voit pas venir), et c'est la raison pour laquelle nous avons décidé de transcrire tous les ajouts oraux significatifs, « improvisations » d'ailleurs souvent prévues dans le texte même par les mentions « Commenter » ou « Développer » ; mais ses séminaires sont, comme tout ce qu'écrit et dit Derrida (car la parole orale de ses entretiens est aussi écrite), soigneusement préparés, nuancés et prudents, constamment en alerte par rapport aux risques pris. Il faut donc bien voir que l'improvisation ne se sépare jamais pour lui simplement de la « machine » textuelle et que l'événement, si et quand il y en a, ce n'est pas simplement de l'improvisation au sens courant du terme.

Par ailleurs, sans souscrire à la conception quelque peu mécaniste de la théorie formulée plus haut (qu'est-ce au juste qu'un « résultat mesurable » en matière de pensée ?), le travail de Derrida, c'est l'évidence même, n'a rien d'impressionniste ni de désorganisé, bien au contraire : quiconque traverse une année du *Séminaire* ne peut qu'être frappé par la sûreté des choix, la diversité des corpus abordés avec minutie, la rigueur et la cohérence des analyses, qui, loin d'en rester à des aperçus ou de laisser des points difficiles en plant (et même à cet égard minimaliste, il est intéressant de souligner que Derrida écrit toujours cette expression, « laisser en plant », selon l'orthographe ancienne du Littré, avec un « t », comme pour y laisser sensibles la germination, la croissance à venir), s'inscrivent au contraire d'origine dans un ensemble, un agencement mouvant, voire un plan d'ensemble, mais un plan d'ensemble – et c'est là ce qui fascine ici entre le « dessein » et le « dessin » du trait

derridien – qui n'est pas donné d'avance (même pas comme horizon, ou horizon d'attente), qui se forme au fur et à mesure de son propre frayage, et qui, tout en empruntant nombre détours, digressions et voies de traverse, n'est jamais pour autant aléatoire ou hasardeux.

Enfin, il serait évidemment absurde de prétendre que le *Séminaire* de Derrida est dénué d'exposition logique : c'est au contraire son constant souci pédagogique de rendre celui-ci le plus apparent possible. Bref, on le voit : le *Séminaire* de Derrida questionne de l'intérieur tous les présupposés menant à la conceptualisation des questions de l'argumentaire, comme on pourrait le montrer en examinant de plus près les trois foyers principaux autour desquels il se concentre (« Donner pérennité à l'événement », « Une pensée incertaine » et « L'élaboration d'une communauté » des lecteurs). Sur chacun de ces points aussi, le *Séminaire* de Derrida, ni confidentiel ni magistral, à la fois écrit et oral, théâtralisé et mis en scène, selon un dispositif où la figure du lecteur/auditeur n'est pas simplement externe (adresse, apostrophe, invocation complice ou adversative), mais également étendue à tout un jeu de voix internes et intimes au discours même (objections, dialogue avec « soi », etc.), ouvre autrement ces questions formulées en termes de strictes oppositions et en déplace, en « déconstruit » si l'on veut, les termes et présupposés. Le *Séminaire La bête et le souverain* donne donc un tour de plus à la forme même de toutes ces questions, les anticipant et les orientant de l'intérieur, comme le laisse bien entendre l'exergue citée en ouverture de ce texte.

Dans *H. C. pour la vie, c'est à dire...*, Derrida nous aura – aura, selon cette modalité du « futur antérieur » qu'il aura tant interrogée – mis en garde contre toutes ces tentations de lecture arraisonnantes (tentation génétique, programmatique, effets de cohérence et de cohésion homogénéisantes, téléologie) qui consistent à « voul[oir] rétrospectivement lire d'avance tous les futurs antérieurs » de l'œuvre, « (ce qu'on peut toujours faire mais qu'on ne peut ni ne doit jamais faire) [...] »<sup>45</sup>, dit-il dans une parenthèse. Ce n'est donc pas cela qui devrait d'abord nous retenir à la lecture de son séminaire – ni « avant-texte », ni « brouillon-en-vue-de... », ni téléologie, ni

<sup>45</sup> Jacques Derrida, *H. C. pour la vie, c'est à dire...*, Paris : Éditions Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2002, p. 128.

rétrospection –, mais bien la manière ô combien plus *unheimlich* par laquelle l'avancée, le lire d'avance et toujours d'avant qui se devance de Derrida, tient de l'événement, d'une puissance performative autre. Car ce qui est toujours aussi *unheimlich* chez Derrida, c'est la manière dont programme et aléa, calcul et événement, invention et démonstration sont précisément à penser ensemble. Ainsi, comment peut-il au moment où il amorce le cours du *Séminaire* avoir une idée aussi précise de l'entrelacs textuel qui sera le sien alors que celui-ci n'est pas encore formé ? Par ailleurs, le mode d'exposition de Derrida, s'il est rigoureux, minutieux et complexe, ne relève ni du séminaire restreint, à caractère quasi confidentiel, ni simplement et seulement du cours magistral, et encore moins du style régalien de la « leçon », comme le suggère le descriptif d'une séance consacrée en 2009 au *Séminaire La bête et le souverain* dans le cadre de CITÉPHILO, où l'on « appliquait » de manière ludique à Derrida lui-même son propre « objet » d'analyse :

L'enseignant dramaturge qu'est Derrida œuvre en conférences *tellement magistrales* que la question de son *propre rôle de souverain*, d'enseignant-souverain ne peut pas ne pas être posée, même si l'énergie et la force, parfois presque brute, de son écriture, de ses marquages de territoires, de ses déplacements (à pas de loup ou pas) nous font sentir que *la bête, l'animal à l'œuvre, c'est bien lui*, en deçà et au-delà de tout ce qui (n')aura (pas) été dit de la (non) dite bête<sup>46</sup>.

En m'éloignant de cette description amusante mais un peu trop facile qui consiste à rabattre la question analysée sur celui qui la déploie (le philosophe « pris », capturé en « bête de scène »), je dirai que l'apport du *Séminaire* de Derrida à la relance interprétative de son œuvre se fonde plutôt, « d'un point de vue épistémologique [...], sur l'éclairage du rapport de l'auteur à son œuvre en tant qu'il implique un dispositif d'écriture qui témoigne de la construction de

<sup>46</sup> Cf. l'argumentaire de la table ronde réunissant Michel Lisse, Marie-Louise Mallet, Tom Dutoit et moi-même, lors de la séance consacrée au « *Séminaire La bête et le souverain. Volume 1 (2001-2002)*, de Jacques Derrida », CITÉPHILO, 13<sup>e</sup> édition des semaines européennes de la philosophie, « Usages du temps », Lille, le 27 novembre 2009. Une première version abrégée du présent texte y avait été présentée. (C'est moi qui souligne.)

la pensée elle-même »<sup>47</sup>. Cette proposition de Nathalie Léger prend, me semble-t-il, une résonance magnifiée dans le cas de ces Séminaires de Derrida, où se trouve confirmée à chaque pas, d'une semaine à l'autre et au pas de course, l'impressionnante énergie conceptuelle mobilisée jusque dans les ramifications les plus ténues et les plus raffinées de son écriture et qui en rouvre toute la puissance de sa pensée, « en révélant la structure de son élaboration »<sup>48</sup>.

De fait, ce qu'on cherche à retrouver dans ces séminaires, dans le cours du cours, dans sa course et son dis-cours, ne serait-ce pas cela, et peut-être seulement cela pour l'essentiel : le corps, le corps du corpus, son cœur/core ? Encore une fois, c'est Derrida qui nous invite à le penser quand il affirme l'expérience inventive de sa propre lecture en ces termes :

[C]e que j'essaie de faire, à ma manière, sans oublier, si possible, le texte écrit, c'est de retrouver le corps. *Qui* est le corps de Heidegger ? ou de Nietzsche ? C'est ce qui est en général passé sous silence. Et cette façon de passer sous silence le corps, est déjà le premier geste de qui écrit. On écrit : on abandonne la trace au papier, à la publication, ce qui est une manière de retrancher le corps. Il s'agit donc de retrouver le corps – le corps du corpus, si l'on peut dire. Non pas pour le sauver ou le rendre à nouveau présent, mais pour le saluer sans le sauver, le saluer là où il n'y a plus de salut pour lui. Car il n'est pas question, bien sûr, de retrouver le corps de Platon ou de Heidegger mais de voir dans le texte, ce qui est dit du corps, ce qui reste du corps, ce qui symptomatise le corps ou l'inconscient. Au fond, corps est ici le mot qui vient à la place de l'irremplaçable : à la place de ce qui ne peut pas laisser la place. Le mot « corps », que je n'utilise pas par opposition à l'esprit, c'est ce qui dans la signature est *inimitable*, irremplaçable, singulier. Ne se laisse pas remplacer. Alors que l'écriture consiste, tout le temps, à remplacer. La question est donc celle du remplacement de l'irremplaçable. [...] Comment

<sup>47</sup> Nathalie Léger, « Avant-propos », dans *Questions d'archives*, op. cit., p. 9.

<sup>48</sup> *Ibid.*

un corps s'expose, s'exproprie en laissant (partir) sa marque, à partir de sa marque<sup>49</sup>.

Ce que le séminaire de Derrida nous offre de plus précieux loge donc à cette *enseigne* de l'enseignement :

Je n'ai jamais écrit pour le théâtre, mais mon sentiment c'est que, quand j'écris quelque chose, même un texte de philosophie très classique, ce qui m'importe le plus, ce n'est pas le contenu, le corps doctrinal, c'est la mise en scène, c'est la mise en espace. J'aurais l'impression que quelqu'un me lit bien s'il lit les textes les plus universitaires de moi, les plus académiques, en s'intéressant à la mise en espace, à la mise en scène. Cette lecture reste assez rare mais c'est cela qui m'intéresse, je vous le confie, c'est cela qui m'importe. Beaucoup plus que le contenu de ce que je raconte<sup>50</sup>.

Je voudrais, pour finir, donner un exemple très rapide, mais très éloquent, de ce souci touchant à la scénographie, à la mise en espace discursive de sa parole dans l'enseignement. Dans une note présentant une séance de son Séminaire sur Le parjure et le pardon, Derrida attire lui-même l'attention sur le dispositif de son *Séminaire*, et non seulement de ce *Séminaire* mais plus encore d'un *Séminaire* à l'autre (chacun des séminaires de l'EHESS donnés à l'enseigne des « Questions de responsabilité » s'élabore, rappelons-le, sur au moins deux, parfois trois ans). Voici ce que Derrida donne à lire dans cette note :

Ce séminaire [il s'agit du Séminaire sur Le parjure et le pardon, 1998-1999] était « composé », voire « dramatisé », mis en scène un peu comme le lieu théâtral d'un tribunal où comparâtraient successivement, en tant que témoins, quatre *hommes* (et *nulle femme*), qui étaient aussi des *protestants*

<sup>49</sup> Jacques Derrida, « "Scènes des différences". Où la philosophie et la poétique, indissociables, font événement d'écriture », entretien avec Mireille Calle-Gruber, *Littérature* (Paris : Larousse/Armand Colin), « La différence sexuelle en tous genres », n° 142, 2006/2, pp. 25-26. (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

<sup>50</sup> Jacques Derrida, « Artaud, oui... », entretien avec Évelyne Grossman, *Europe* (Paris), Cahier « Artaud », n°s 873-874, janvier-février 2002, p. 38.

(Hegel, Mandela, Tutu, Clinton). On reconnaîtra ici les traces et justifications de cette mise en scène. Ce séminaire se prolongea, les années suivantes, autour de « La peine de mort ». Dispositif analogue : quatre témoins, quatre condamnés à mort. Mais cette fois de religions et de sexes – de genres – différents : Socrate, Jésus, Hallâj et Jeanne d'Arc<sup>51</sup>.

Dans cette perspective, on peut penser que le *Séminaire* répond de manière exemplaire à ce désir de la mise en espace de la pensée – différence en marche encore et toujours – et ouvre une scène de lecture aussi rare qu'originale dans le corpus déjà si vaste de Jacques Derrida.

\*  
\*\*

En guise de conclusion, j'ajouterai encore ceci, toujours en pensant à ce que j'ai dit plus haut au sujet de notre hantise d'éditeurs devant ce corpus unique. Dans « Le ruban de machine à écrire », un texte qui fut à l'origine de plusieurs séances du Séminaire sur Le parjure et le pardon et dont on pourra apprécier les fines modulations entre les deux états du texte lorsque le Séminaire sera édité dans son intégralité, Derrida nous a à l'avance et de très loin longuement prévenus contre le risque d'effacement qui peut toujours être à l'œuvre dans un traitement archivistique ou éditorial. Dans ce texte magnifique où il réfléchit sur la précarité, « la vulnérabilité du document effaçable », « vulnérabilité de cet artefact [qui] l'expose précisément en ce lieu même où le signataire met en garde, appelle, conjure, prévient contre le risque de ce qui viendrait, comme il dit, "anéantir cet ouvrage" »<sup>52</sup>, il se penche sur la fragilité de ce support matériel – un feuillet coupé comportant l'avant-premier mot du manuscrit dit de Genève des *Confessions* de Rousseau –, qui fut à la

---

<sup>51</sup> Jacques Derrida, « *Versöhnung, ubuntu, pardon : quel genre ?* », *Le Genre humain, loc. cit.*, p. 154. (C'est Jacques Derrida qui souligne.)

<sup>52</sup> Jacques Derrida, « Le ruban de machine à écrire », dans *Papier Machine, op. cit.*, p. 127.

fois (partiellement) détruit et sauvegardé, gardant l'inscription de son effacement même, et il souligne à quel point

le document d'archive est transformable, altérable, voire destructible ou, en un mot, falsifiable. L'intégrité authentique est, dans son corps même, dans son corps propre et unique, d'avance menacée. Tôt ou tard, virtuellement, le pire peut lui arriver<sup>53</sup>.

La grande question, celle qui ne se laisse jamais perdre de vue ici, c'est donc bien celle de son corps, de ce que nous allons faire à son corps, pour différer ce « tôt ou tard » le plus tard possible.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*